

Rapport Introductif
*Plaidoyer pour une anthropologie
économique*
par Cl. ROBINEAU

A la distance d'une dizaine d'années, un peu juste certes pour formuler des jugements définitifs, mais suffisante tout de même pour disposer du recul qu'impose toute vision rétrospective, une certaine anthropologie économique apparaît comme le phénomène épistémologique majeur des sciences sociales depuis les années soixante. Car sur le court intervalle de temps de dix ans, toute une vie se déroule : naissance claironnée haut et fort de l'enfant (1) ; son bichonnage, par revues et cahiers interposés, par des parrains soucieux d'en assurer la croissance (2) ; son développement par modes de production et formations sociales articulées (3), avec les différents soucis contradictoires qui traversent la république dans son ensemble, et chacun de ses membres de façon inégale : "coller" au terrain ; conserver le cap sur le matérialisme historique et dialectique ; et pour certains marier ou faire coexister une anthropologie d'inspiration marxiste avec le structuralisme (4).

Et puis, voici la fin, à peine dix ans : on nous dit que l'anthropologie économique, cela n'existe pas, l'enfant n'était qu'un avorton, une de ces êtres inviabilisés destinés à errer éternellement dans les limbes de la pensée scientifique (5).

Ceci dit, comme on ne raye pas impunément dix années de création scientifique, comme l'Université lit et qu'elle diffuse, comme elle sait bien les faiblesses de l'économie académique néo-classique (6), les apports

de l'anthropologie économique font souche dans le terreau étudiant.

Et comme on extrait le peuple chercheur du public étudiant et qu'on envoie les jeunes économistes faire leurs preuves dans la nature et les mondes exotiques, comme rien ne les a préparés dans leur *cursum studiorum* à l'approche de ces réalités, il leur faut innover pour mener à son terme les recherches dont ils ont été chargés ; de telle façon qu'on dispose à présent d'un corpus de résultats obtenus à la suite d'analyses effectuées avec les quelques outils bien disparates que l'anthropologie économique et les conseils de leurs collègues sur le terrain ou ailleurs ont mis en leur possession (7).

Au préalable, qu'est-ce que l'anthropologie économique ?

Nous n'allons pas débattre du bien-fondé (ou du mal-fondé) des distinctions des définitions de l'économie - la substantive et la formaliste - (8). On se propose de jouer à l'entomologiste et de regarder agir les fourmis anthropologues économistes.

Au ras du sol

Comme on le sait, les fourmis vivent au ras du sol à l'image des chercheurs qui se colletent avec les faits "de terrain". Pour traiter des faits, on relèvera, historiquement, trois types d'approches :

a) L'approche socio-économique

Elle résulte de la constatation faite, à différentes échelles (monographie villageoise, petite zone, région) du caractère incomplet de l'appareil conceptuel économique classique ou néo-classique pour rendre compte et expliquer les phénomènes économiques dans les milieux ruraux et informels : tant que l'économie exprimé en termes de salaires, de prix, de coût, de marché (ou de plan) n'est pas autonome par rapport aux structures sociales (9).

Les chercheurs faisant de la socio-économie ont procédé au couplage empirique de la société et de l'économie étudiées : ex. les travaux devenus classiques de J.L. BOUTILLIER sur Bongouanou (10) et sur la vallée du Sénégal (11).

Ce qui ne veut pas dire que des économistes ayant une démarche plus classique en raison du sujet même - ex. Ph. COUTY à propos du commerce du poisson, du mil ou du natron (12) - sont restés étrangers au contexte sociologique, technologique et historique des phénomènes étudiés (13).

Dans nos premières recherches aux Comores, nous avons procédé selon cette approche que je résume brièvement (14) :

1. Etude de l'économie comorienne dans son double aspect (moderne : plantations industrielles ; traditionnel : économies villageoises et urbaines de subsistance et d'exportation) et à différents niveaux (village, ville traditionnelle, firme de plantations dominante, petite région insulaire, île-circuits, essai de comptabilité nationale).

2. Etude de la société comorienne par la stratification sociale, les cycles de la vie (individuelle et sociale), l'organisation et le fonctionnement du complexe domestique (parenté - foncier - exploitation), l'histoire pré-coloniale et coloniale).

3. Couplage économique - social faisant apparaître une double série de paires :

- société comorienne - économie paysanne (dominée par la ville = classe dirigeante et les firmes européennes)
- colonisation européenne (histoire et firmes) - économie de marché (investissant l'économie globale et dominant les milieux sociaux comoriens).

b) L'anthropologie économique intégrée

On appelle ainsi le second type d'approche parce que le couplage ou plutôt l'*embrayage* se fait de façon plus précise : par les concepts originellement marxistes de mode de production, rapports de production, formation sociale, reproduction, transition.

Tout cela est supposé connu et il y a une abondante littérature à ce sujet. (15)

Une plus grande précision du couplage avons-nous dit : on substitue à des expressions économiques ou sociales vagues (la production, la société) des termes plus précis : le mode (ou le système-social-) de production, les rapports de production (ou les rapports sociaux).

La trilogie : mode de production, rapports de production, formation sociale a un double avantage :

- pour l'avancement de la recherche, parce qu'elle débouche sur les phénomènes de passage, de transition : parce qu'elle est évolutive ;
- pour le confort intellectuel du chercheur, parce que celui-ci peut mettre à la base de sa recherche une théorie à partir de laquelle il échafaudera des hypothèses que la recherche viendra confirmer ou démentir.

On peut voir cependant un danger : c'est la réduction des réalités sociales à des mécanismes. De nombreux travaux insuffisamment fondés sur des acquis de terrain dissertent sur le thème des rapports marchands, sur la reproduction confondant la reproduction de rapports ou de pouvoirs (de classe...) avec ce qui est seulement production de la société toute entière (on peut légitimement parler de la reproduction d'une formation sociale, moins d'une société tout entière). Egalement il est quelquefois ennuyeux, *du fait de ces effets mécaniques* de ne pas savoir si ce qui est affirmé est un fait constaté, observé, recueilli, ou seulement une conséquence logique, mécanique, des propriétés théoriques attribuées à un phénomène d'amont de générer de telles conséquences.

Ce danger paraît peut-être encore plus grand pour les économistes que pour d'autres chercheurs en sciences sociales parce que la formation universitaire qui leur est dispensée fondamentalement en économie ne les prédispose ni à la réflexion épistémologique indispensable ni à la pratique du terrain.

Un anthropologue *stricto sensu* n'a pas beaucoup de théories à sa disposition (la différence et l'égalité des cultures, un certain évolutionnisme de la culture matérielle), mais il a, en revanche, à sa disposition, une déontologie concernant le recueil et la validité des faits recueillis (16).

Un sociologue est plus que l'anthropologue démuné sur le terrain mais il est rompu à une réflexion sur la place respective des théories et des pratiques et la sociologie générale et africaniste l'a pourvu de quelques rudiments de méthode : les dangers du nominalisme et de l'idéalisme, les propriétés de totalité des phénomènes, l'intérêt des analyses de situation, les choix à faire entre analyse structurale et analyse dynamique, la multiplicité des temps sociaux.

Ce B.A. BA de la méthode sociologique (voir la classique *Vocation actuelle de la Sociologie, la Sociologie actuelle de l'Afrique Noire, Sens et puissance*)(17) est normalement ignoré de l'étudiant-économiste - à moins, ce qui est heureusement de plus en plus fréquent, qu'il n'ait reçu une formation parallèle.

Alors, on comprend que l'économiste sur le terrain se trouvant devant l'analyse d'une société rurale, se trouve dans la situation d'emprunter des modes d'approches propres à des disciplines plus opérationnelles : la géographie, l'anthropologie, la sociologie, ceci afin de saisir ce qui demeure toujours difficilement saisissable (1^o) l'humain, (2^o) le collectif.

c) Des anthropologies économiques spécifiques : J. CHARMES et J.M. GASTELLU

C'est ce qu'on appellera des *anthropologies opératoires* : le Roi est nu,

peut-on dire, parlant de l'économiste confronté au terrain ; alors, l'anthropologie au sens strict, et dans ses rapports au "terrain", c'est-à-dire, sa méthode, donne à l'économiste une armure et les armes du chevalier.

Écoutons d'abord J.M. GASTELLU :

"L'anthropologie économique, science de synthèse, devrait logiquement associer les méthodes des deux disciplines dont elle est issue (...) Mais (ces) méthodes sont opposées : en simplifiant (...), (on a), d'un côté, une science déductive, fondée sur une philosophie rationaliste, dont les études sont d'ordre quantitatif, situées de préférence au niveau macro-économique, et de l'autre, une science inductive, fondée sur une philosophie empirique, dont les études sont d'ordre qualitatif, situées de préférence au niveau micro-sociologique. (...) La solution adoptée a été de corriger les excès de méthode de l'une... par les défauts de l'autre : (...) un juste milieu a été recherché ;(mais) la méthode anthropologique l'a bien souvent emporté (...) car plus adaptée aux besoins d'une recherche sur le terrain" (*L'Egalitarisme économique des Serer du Sénégal*, pp. 38-39) (18).

Par la suite, l'auteur explicite ses choix : induction, excepté là où celle-ci s'avérait insuffisante (*ibid.*, p. 41) ; combinaison du quantitatif et du qualitatif, le quantitatif venant en quelque sorte compléter le qualitatif comme la mesure la norme, mais là où c'était possible, et après une analyse qualitative préalable (*ibid.*, p. 42) ; complémentarité macro-micro-économique par insertion de la monographie locale dans ses cadres les plus larges, ethnique, national, international ; la démarche principalement empirique (*ibid.*, pp. 46 et 48). Ce qui revient à dire que l'auteur a opéré une démarche essentiellement anthropologique combinée si possible aux autres approches de façon à corriger, autant que faire se peut, les défauts de cette démarche.

L'anthropologie économique ainsi définie par GASTELLU a été une méthode en ce sens qu'il n'a pas fait appel aux concepts d'intégration définis plus haut. Mais il a fait un travail que l'on peut qualifier de socio-économique en ce sens qu'il a, pour l'explication, opéré le couplage du système économique et du système social analysés (notamment avec la

parenté).

En ce qui concerne les travaux de J. CHARMES, il est commode de distinguer la période malgache de la période tunisienne, parce qu'outre des sujets et terrains très différents, il y a une évolution.

1. A Madagascar, CHARMES se veut économiste. Sa théorie manie les concepts de surplus, plus-value, rente foncière, quasi-salaire, reproduction simple et reproduction élargie, transition. Il prend pour sujet les opérations de développement en milieu rural. Mais la méthode d'approche est *l'observation-participation*, en communauté rurale : c'est donc une méthode anthropologique appliquée à l'économie.

Cette méthode anthropologique fait place aux concepts sociologiques *de totalisation, de structure sociale* (dans les rapports autorités-paysans). Du fait de la convergence des outils théoriques communs à l'économiste et à l'anthropologie économique, l'auteur peut être classé, sans plus dans cette dernière (19).

2. En Tunisie, c'est la mise au point et le passage à l'acte d'une méthode d'étude du secteur non structuré (S.N.S.). C'est un problème macro-économique (un secteur de l'activité économique) qui a des effets importants au niveau de l'emploi et des revenus (facteur de la planification), qui doit être saisi quantitativement (recensement et enquête statistique) et dont le caractère informel exige un recours au qualitatif (quelles formes prend le S.N.S. et quels sont ses incidences et ses effets sur l'économie) et à l'étude de cas. L'anthropologie économique, *en tant que méthode* permet par une série de monographies, de cerner le contenu du S.N.S., mais elle s'inscrit dans une procédure plus large de *connaissance quantitative et qualitative* de ce secteur dont les étapes sont :

- recensement exhaustif préalable des établissements,
- monographies d'artisans dans chaque corps de métiers,
- enquêtes statistiques sectorielles par sondage dans les principaux secteurs du S.N.S. (20).

L'enquête tunisienne montre *comment on peut utiliser les méthodes de*

type anthropologique (caractérisées par le qualitatif et le ponctuel) à *des fins quantitatives et macro-économiques*, à condition de construire au préalable un cadre d'investigation qui débouche sur ces finalités.

Mais faute de concevoir un tel cadre au préalable, on ne peut, à partir de données qualitatives micro-économiques recueillies, déboucher au niveau macro-économique que par *des opérateurs de généralisation* approximatifs ou impressionnistes : le recours à l'histoire par exemple.

Considérations plus générales

Par delà une histoire mouvementée, une assez large diversité d'acceptions, ce qui reste, c'est que l'anthropologie économique a couvert, au carrefour de l'économie, de l'anthropologie, de la géographie et de la sociologie, un champ auparavant en friche, mais largement cultivé depuis.

L'expression "anthropologie économique" est, elle-même, ambiguë, recouvrant des domaines sémantiques différents.

A l'origine, c'est-à-dire à la fin du XIXème siècle et pendant la première moitié du XXème, c'est l'ethnologie économique, c'est-à-dire les aspects économiques d'une monographie ethnologique (en langue anglaise, *anthropology* = ethnologie avec une domaine beaucoup plus large qu'en français l'ethnologie : penser que la géographie humaine est absente dans le monde anglo-saxon et qu'aux Etats-Unis, la sociologie est rarement "générale", le plus souvent particulière : industrielle, urbaine, rurale, ... ; toute l'approche de la société rurale est, aux Etats-Unis, couverte par l'anthropologie). L'équivalent de l'ethnologie économique, c'est *Economic Anthropology*.

A partir de la publication de *Trade and Market* (1957), l'*economic anthropology* abandonne le créneau de l'ethnologie économique pour une *prétention généralisante de l'économique*, qu'on retrouve tant chez M. GODELIER (1965, réf. note 1), que chez George DALTON, lequel reflète une image moyenne de l'*Economic Anthropology* américaine après *Trade and Market* (21).

Dans ce cadre et selon ce que j'appellerai l'"énoncé" de Claude MEILLASSOUX (reproduite en note 1 d'après l'article de 1960) va se développer avec la récupération du concept de mode de production asiatique ce que Henri MONIOT appellera l'anthropologie française d'inspiration marxiste (réf. note 3) : on a là une troisième version en fait d'anthropologie économique.

Dans *Tradition et modernité aux îles de la Société* (22) on a défini plus l'anthropologie économique comme un *carrefour* qu'une discipline, on a annoncé les concepts qu'on justifiera (système de production, rapports, formation sociale, surplus ou excédent, transition) et on a bâti deux anthropologies économiques, l'une autour des systèmes de production actuels, l'autre autour des systèmes anciens, et l'on s'est efforcé de montrer *comment on passait des uns aux autres* à travers une *double transition*, au début du XIXème et dans la seconde moitié du XXème. L'*analyse actuelle* fait jouer - à la manière des constructions emboîtées de Cl. RAYNAUT sur Maradi, Niger (23) - une multiplicité de systèmes et sous-systèmes qui permettent d'aller de la Polynésie centrale à la communauté villageoise et à la maisonnée et vice-versa, de marier le "petit" et le "grand" selon les termes de A. DESROSIERES (24), d'allier l'avantage de la recherche en profondeur à celui de l'étude en extension. Mais la trame générale de l'ensemble est l'*histoire institutionnelle de l'économie polynésienne*, histoire "régressive" à partir de l'actuel pour remonter le plus possible dans le passé, histoire inverse à partir de la Polynésie ancienne la mieux connue : celle de la fin du XVIIIème siècle ; et cette histoire décrit ce qu'on peut appeler une dialectique de la tradition et de la modernité. Enfin, on ajoutera qu'il s'agit essentiellement à nos yeux d'un ouvrage de sociologie lequel, s'il ne dédaigne pas de recourir à des *analyses structurales*, privilégie les phénomènes de *dynamique sociale*.

Pour finir, il me semble qu'on peut reprendre ce que l'on a dit en introduction à *Tradition et modernité*, qu'il y a dans le développement des recherches en sciences sociales des hégémonies historiques : et que l'anthropologie économique (constituée en discipline avec problématique, théorie, pratique de terrain) a occupé, un temps, le créneau libéré par une *géographie humaine* de conception française arrivée à l'épanouissement avant que l'histoire, qui a longtemps mûri et s'est développée avec l'école

des *Annales*, ne vienne occuper le devant de la scène.

Qu'a apporté l'anthropologie économique ?

En dépit des péripéties et des incertitudes, le bilan n'est pas aussi mince qu'on pourrait le penser :

- une pratique de recherche intégrée *inter- ou pluri-disciplinaire* ;
- l'introduction, dans la problématique de l'étude monographique de communautés villageoises, de la préoccupation des rapports marchands, et ce faisant des problèmes internationaux, que les micro-économistes ont eu tendance à négliger quelque peu.
- peut-être le souci d'une meilleure articulation des systèmes économiques avec les systèmes sociaux qui les supportent ou, tout du moins, le sentiment que la formulation des problèmes économiques à des niveaux micro- ou méso-économique avaient affaire avec les données sociologiques.
- du fait de la place, notamment faite par l'anthropologie économique "intégrée" à l'histoire, l'importance de celle-ci dans l'analyse des processus de développement.
- enfin, et si on fait référence à l'anthropologie considérée comme une *méthode de terrain*, il s'agit là d'un acquis dont on a pu mesurer les limites, mais qui reste incomparable, notamment lorsqu'on veut faire du *qualitatif approfondi* pour faire ressortir les liaisons intimes des phénomènes généraux qui n'apparaissent pas, ou apparaissent mal, à la surface ou en investigation extensive.

NOTES ET REFERENCES

(1) MEILLASSOUX Cl., 1960, Essai d'interprétation du phénomène économique dans les sociétés traditionnelles d'auto-subsistance, *Cah. d'Et. africaines*, La Haye et Paris, Mouton and Co, n° 4, décembre, pp. 38-39 :

"Face aux paradoxes apparents que présentent les phénomènes économiques dans les sociétés traditionnelles, les réactions des économistes ont été de trois ordres.

"La première consiste à nier l'existence d'un problème économique (...)

"Une seconde attitude (...) envisage de restituer au "primitif" sa condition d'homme en le gratifiant (...) des qualités (...) de *l'homo economicus* (sic).

"Une troisième attitude consiste à *dépasser ces deux positions pour admettre* (c'est nous qui soulignons) :

1^o) : Que ces sociétés ont une forme d'économie (...)

2^o) : Que ces économies obéissent à des lois qui leur sont propres (...)"

Le propos est clair et net. On est en 1960 ; vient juste de paraître (en 1957, aux Etats-Unis) *Trade and Market in the Early Empires* qui va servir de pâture pendant plus de vingt ans aux réflexions et ratiocinations de générations d'anthropologues, sociologues, économistes, historiens français, britanniques, américains - entre autres -. Par ailleurs, l'on se trouve devant la résurgence du concept de *mode de production asiatique* qui paraît commencer dès 1952 (voir Maxime RODINSON, Une querelle théorique dans le monde marxiste sur le mode de production asiatique, *Le Monde*, 1964, et va servir de modèle pour "articuler" pendant deux décennies les modes de production (G. DUPRE, 1982, *Un ordre et sa destruction*, Paris, ORSTOM, Mémoire n° 93, p. 10 : "Tout le monde se mit à articuler des modes de production (...)"

En 1965, c'est l'envol, de la théorie, à défaut du *take off* des développeurs : "L'anthropologie économique a pour objet l'analyse théorique compa-

rée des différents systèmes économiques réels et possibles" (M. GODELIER? 1965, *Objet et méthodes de l'anthropologie économique, L'Homme*, La Haye et Paris, Mouton and Co, tome V, n° 2, avril-juin, p. 32. Repris in extenso en 1966 in *Rationalité et irrationalité en Economie*, Paris, François Maspéro ; puis en 1971 , même titre, Paris, FM/Petite collection Maspéro, tome II, p. 131 et suiv. Publié à nouveau en 1983, mêmes références : cela ne veut-il pas dire que ce "domaine contesté" (notes 4 et 5 et infra) serait incontestable ?

(2) Dans le processus d'éditions en "rafale" qui se dessine dès avant 1965, tout se passe comme s'il s'agissait d'un rallye automobile au sein duquel différents concurrents ne sauraient se laisser durablement dépasser les uns par les autres.

(3) A la suite du pamphlet de WITTFOGEL sur *Le despotisme oriental* publié en 1957 sous le titre *Oriental Despotism* (et édité en français en 1964 aux Ed. de Minuit avec une nécessaire et bonne introduction de P. VIDAL-NAQUET) et quelques articles dans *La Pensée*, l'étape déterminante est la publication des trois cahiers :

- 1967 *Premières sociétés de classe et mode de production asiatique*, présentation par J. SURET-CANALE in *Recherches internationales à la lumière du marxisme*, n° 57-58, Paris, Ed. de la Nouvelle Critique.
- 1969 *Sur le mode de production asiatique* , préface de R. GARAUDY, Editions sociales, Centre d'Etudes et de Recherches marxistes.
- 1970 *Sur les sociétés précapitalistes*, préface de M. GODELIER, Ed. Sociales, C.E.R.M.

Mais ces cahiers concernant "l'asiatisme" ont paru parallèlement à la création des premières oeuvres qui concernent l'anthropologie économi-

que marxiste française :

- MEILLASSOUX Cl., 1964, *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire*, Paris, La Haye, Mouton.
- TERRAY E., 1969, *Le marxisme devant les sociétés primitives*, Paris, François Maspéro (reconstruction de la formation sociale Gouro précoloniale).
- REY P.-Ph., 1971, *Colonialisme, Néo-Colonialisme, et transition au Capitalisme (Exemple de la COMILOG du Congo-Brazzaville)* Paris, Maspéro.

Un bon résumé du contenu et des tendances de cette anthropologie est constitué par MONIOT H., 1976. En France : une anthropologie d'inspiration marxiste in *L'Anthropologie économique. Courants et problèmes*, sous la direction de Fr. POUILLON, Paris, François Maspéro, pp. 33-56.

La réflexion sur les modes de production a continué et s'est enrichie de la construction de nouveaux modèles. Citons, sans prétendre à l'exhaustivité :

- COPANS J., 1969, A propos du "mode de production asiatique", *L'Homme*, IX, 1, janvier-mars, pp. 92-95.
- COQUERY-VIDROVITCH C., 1969, Recherche sur un mode de production africain, *La Pensée*, 144. Repris in *Sur le Mode de production asiatique*, Ed. sociales, C.E.R.M., 1974, 2ème éd.
- MEILLASSOUX Cl., 1967, Recherche d'un niveau de détermination dans la société cynégétique, *L'homme et la Société* 6. Repris en 1976, *Le grain et la sueur*.
- SAHLINS M., 1972, *Stone Age Economics*
Traduit en français en 1976 sous le titre : *Age de pierre, âge d'abondance*, (Sur le mode de production domestique).

- MEILLASSOUX Cl., 1975, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, Maspéro (à propos du mode de production domestique).
- REY P.-Ph., 1969, Articulation des modes de dépendance et des modes de production dans deux sociétés lignagères (Punu et Kunyi du Congo-Brazzaville), *Cahiers d'Etudes Africaines*, IX, 35, pp. 415-440.

(4) GODELIER M. 1973, *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, François Maspéro. Voir aussi: *Un domaine contesté : l'anthropologie économique* par le même auteur, 1974, Paris-La Haye, Mouton Ed.

(5) *Un domaine contesté...*, op. cit., Cf. par ex. pp. XIV-xv, 285-286, 288.

Citons aussi cette phrase marquée au coin du bon sens : "Il s'agit de tout autre chose que de développer une discipline de plus, l'anthropologie économique. Mais c'est certainement le moyen de faire converger les travaux des anthropologues, des historiens, des sociologues, des économistes (...)" in Préface de M. GODELIER à K. POLANYI et C. ARENSBERG, 1975, *Les systèmes économiques dans l'histoire et dans la théorie*, Paris, Larousse. Traduction de K. POLANYI, C. ARENSBERG, H.W. PEARSON, 1957, *Trade and Market in the Early Empires. Economics in History and Theory* the Free Press, Glencoe (Illinois).

(6) Ne négligeons pas les efforts d'ouverture et de novation des sciences économiques enseignées à l'Université. Mais l'engouement pour les mathématiques, la formalisation, la pression informatique tendent à une simplification de l'explication économique alors que les réalités économiques deviennent plus complexes (cf. P. DROUIN, Somnambulisme, *Le Monde*, 8 décembre 1984). Ceci à l'échelle des nations. Au niveau du "terrain" demeure le poids des structures sociales que la formation de l'économiste ne permet pas d'appréhender.

(7) J.-Y. WEIGEL, 1982, *Migration et production domestique des Soninké du Sénégal*, Paris, ORSTOM, coll. "Travaux et documents", n° 146.

P. DELAUNAY, 1984, *De la captivité à l'exil. Histoire et démographie des migrations dans la Moyenne Vallée du Fleuve Sénégal*, Paris, ORSTOM,

coll. "Travaux et Documents".

J.-P. MINVIELLE (sous presse) , *Paysans migrants du Fouta Toro*, Paris, ORSTOM, coll. "Travaux et Documents".

Un compte rendu et une mise en perspective de ces travaux dans l'ensemble des recherches effectuées dans la vallée du Sénégal a été publié par Ph. COUTY et A. LERICOLLAIS en 1982 in *Vers une méthode pratique d'analyse régionale : Le cas de la Vallée du Sénégal (1957-1980)*. Repris in Ph. COUTY et alii, *Terroir, Ethnie, Région. Pratiques de recherches en milieu rural africain (ORSTOM, 1960-1980)*. Economica (à paraître).

(8) Il s'agit en grande partie d'un faux débat amorcé dans *Trade and Market* (réf. note 5 ci-dessus) pour justifier l'intérêt porté par cette équipe américaine d'anthropologie économique à l'analyse des institutions au sein des processus économiques. Comme l'écrit excellemment M. GODELIER, la définition substantive est celle de Platon à A. Smith considérant l'économie comme la richesse matérielle des sociétés (*Rationalité et irrationalité en Economie* , II, 1971, p. 134). La définition dite formaliste (ou formelle) est celle, néo-classique, tirée souvent de Lionel ROBBINS (science du comportement comme une relation entre des fins et des moyens qui ont des usages alternatifs. *The Subject Matter of Economics* 1932, p. 6). Il faut bien noter qu'il s'agit d'un débat polémique : les économistes n'ont jamais proposé que des définitions (tout court) de l'économie ; ce sont les chercheurs de l'équipe *Trade and Market* qui ont qualifié ces définitions de formelles ou formalistes, afin de les distinguer de leurs définitions, "substantives", qu'ils proposent.

(9) Ce que les anthropologues économistes de *Trade and Market* ont exprimé en disant que l'économie était "encastrée" (*embedded*) dans la structure sociale (*Trade and Market* , 1957, p. 250). Mais Marx avait dit à peu près cela un siècle plus tôt en remarquant que ce n'était qu'en émergeant dans le marché capitaliste que l'économie acquérait une sphère autonome.

(10) BOUTILLIER J.-L., 1960, *Bongouanou, Côte d'Ivoire. Etude socio-économique d'une subdivision*. Paris, Berger-Levrault. coll. "L'Homme

d'Outre-Mer", nouv. sér. , n° 2.

(11) BOUTILLIER J.-L. et alii, 1962, *La Moyenne Vallée du Sénégal*, Paris, P.U.F.

(12) COUTY Ph., 1964, *Le commerce du poisson dans le Nord-Cameroun*, Paris, ORSTOM, coll. "Mémoires", n° 5.

COUTY Ph., 1965, Note sur la production et le commerce du mil dans le département du Diamaré (Nord-Cameroun), *Cah. ORSTOM, sér. sc. hum.* vol. II, n° 4, pp. 3-88.

COUTY Ph., DURAN P., 1968, *Le commerce du poisson au Tchad*, Paris, ORSTOM, coll. "Mémoires", n° 23.

COUTY Ph., 1966, *Sur un secteur intermédiaire dans une économie de savane africaine. Le natron.* Paris, ORSTOM, multigr.

(13) Ph. COUTY propose d'améliorer la typologie des économies africaines par la reconnaissance d'un secteur intermédiaire entre le traditionnel et le moderne. (Ph. COUTY, 1967, *La structure des économies de savane*, Dakar, ORSTOM multigr.). Il examine aussi les différences de niveau de la technologie et leurs effets sur les circuits commerciaux. (in *Cah. ORSTOM, Sér. Sces Humaines*, vol. X, n° 4, 1973, pp. 311-320) les rapports entre l'évolution économique et la fonction commerciale (*Cah. ORSTOM, Sér. Sces Humaines*, vol. XV, n° 3, 1978, pp. 281-304), les rapports entre l'histoire et le développement (1982 : Les Mourides et l'arachide au Sénégal in *Histoire de développer, Revue Tiers Monde*, Tome XXIII, n° 90, pp. 311-314 ; J.-P. CHAUVEAU et Ph. COUTY, 1983, Problème de l'approche historique du développement, in : *Le Développement : Idéologies et pratiques. Actes du séminaire interdisciplinaire de l'ORSTOM*, Paris, ORSTOM, n° 28, pp. 210-212 ; Ph. COUTY, 1981-1982, Le temps, l'histoire et le planificateur, *Cah. ORSTOM Sér. Sces. Humaines*, Vol. XVIII, n° 2, pp. 261-266.

(14) ROBINEAU Cl., 1966, *Société et économie d'Anjouan (océan indien)*, ORSTOM, coll. "Mémoires", n° 21.

(15) Lire à ce sujet les trois cahiers cités en tête de la note 3 ci-dessus. Sur la notion de "formation économique et sociale", on peut voir :

GODELIER M., 1973, le concept de "formation économique et sociale" : l'exemple des Incas, in *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, pp. 83-92 (cf. note 4 ci-dessus). Repris de *La Pensée*, n° 159, oct. 1971.

(16) L'anthropologue a, évidemment, dans ses bagages, tout ce qui concerne le structuralisme. Ce mouvement, bien connu, n'exige pas qu'on s'y arrête davantage. Il a, en outre, à sa disposition, une méthodologie pointilleuse concernant la validité des faits sociaux qui a été le souci de G. CONDOMINAS dès ses premières oeuvres : la distinction entre *l'observation*, (plus ou moins rendue subjective par l'interférence des théories explicites ou implicites de l'observateur ; la *théorie autochtone*, représentation que les autochtones se donnent des faits et idéalisation de ces faits par leur pensée, qui est évidemment conditionnée par leur idéologie ou l'idéologie qu'ils construisent à des fins bien particulières ; enfin, *la pratique sociale* qui peut différer, et le plus souvent diffère largement de la théorie. Nous avons repris cette distinction dans les *Préliminaires à Tradition et modernité aux îles de la Société* (Cl. ROBINEAU, 1984, *Livre I : du Coprah à l'Atome*, Paris, Ed. de l'ORSTOM, coll. "Mémoires", n° 100, p. 381). Sur cette distinction, voir :

CONDOMINAS G., 1957, *Nous avons mangé la forêt*, Paris, Mercure de France, Avant-propos pp. 7-12.

Du même auteur, 1980, *L'espace social à propos de l'Asie du Sud-Est* Paris, Flammarion, p. 101.

(17) G. GURVITCH, 1968, *La vocation actuelle de la sociologie* Paris, P.U.F., (4e édit.)

G. BALANDIER, 1971 *Sociologie actuelle de l'Afrique Noire*, Paris, P.U.F. (3e édit.)

G. BALANDIER, 1971 *Sens et puissance. Les dynamiques sociales*, Paris, P.U.F.

(18) J.-M. GASTELLU, 1981, *L'Égalitarisme économique des Serer du Sénégal*, ORSTOM, coll. "Travaux et Documents", n° 128.

(19) J. CHARMES, 1973a, *Les blocages socio-culturels au développement en tant que manifestations de rapports de domination*, ORSTOM, Antananarivo,

multigraph.

- 1973b, *Les effets d'une action de vulgarisation dans une communauté villageoise en déstructuration. L'opération productivité riz et le projet Tanety de mise en valeur des collines à Antanimasaka-Manjakandriana*, ORSTOM, Antananarivo, 3 vol. multigraph.

- 1972a, Processus de stratification sociale et action de vulgarisation sur les hauts plateaux malgaches, *Terre malgache* n° 13, pp. 69-95.

- 1972b, La monographie villageoise comme démarche totalisante. Application à la paysannerie des Hauts Plateaux malgaches, *Revue Tiers Monde*, n° 55, pp. 639-652.

(20) Pour ce compte rendu des travaux de J. CHARMES sur l'informel, on se réfère à J. CHARMES, 1983, Méthodes et résultats d'une meilleure évaluation des ressources humaines dans le secteur non structuré d'une économie en voie de développement, cah. ORSTOM, *Sér. Sces Humaines*, vol. XIX, n° 1, pp. 93-106 ; le secteur non structuré en Tunisie : son importance, ses caractéristiques, et ses possibilités de promotion, mêmes références, pp. 107-117.

(21) DALTON George, 1969, Theoretical Issues in Economic Anthropology, *Current Anthropology*, February, vol. 10, n° 1, pp. 63-102.

(22) ROBINEAU Cl., 1984, *Tradition et Modernité aux îles de la société, Livre I : Du Coprah à l'Atome* (références en note 16). Livre II : *Les Racines*.

(23) RAYNAUT Cl., 1984, Etudes sur la région de Maradi (Niger) in Luc CAMBREZY et alii, Le Développement et la région, *Le Développement rural en questions*, Paris, Ed. de l'ORSTOM, coll. "Mémoires", n° 106.

(24) COUTY Ph., et WINTER G., 1983, *Qualitatif et quantitatif : deux modes d'investigation complémentaires*, Brochure AMIRA n° 43, Paris, INSEE, p. 63